

Paroles

« Comme en famille »

À propos du paternalisme industriel. Entretien avec un couple d'ouvriers retraités et leur fille.

Cet entretien s'est déroulé avec Mireille et Jean, 82 ans, un couple d'ouvriers à la retraite. Ce sont des enfants d'immigrés belges. Au début du siècle dernier, leurs parents vinrent en quête d'un emploi saisonnier dans cette région industrielle et rurale du nord-est de la France où l'on récoltait des betteraves. Je les ai rencontrés grâce à Véronique, leur fille aînée. Devenue cadre de la fonction publique, elle est la seule de leurs trois enfants à ne pas avoir travaillé pour « la distillerie ». « Elève sans problèmes », Véronique s'est « retrouvée à la fac », « comme d'autres filles d'ouvriers », pour en sortir, comme elle le dit avec ironie, « spécialiste d'économie marxiste ». Dès lors, entre l'université de Reims quelques mois après Mai 68 et son village ouvrier, d'une génération et d'un monde à l'autre, elle vécut intensément « le choc des cultures » : sur les valeurs familiales, les mœurs, mais aussi sur la politique et l'idée de ce que devraient être les ouvriers. À cette époque, chez ses parents, « quelque chose l'étouffait ». Le logement familial était bâti dans l'enclave de l'usine, dans une vieille cité ouvrière en briques rouges à laquelle toute cette petite immigration belge restait attachée. Véronique a passé son enfance à jouer dans la cour de la distillerie de betteraves et c'est son père, Jean, que l'on venait

Propos recueillis par
Benoît Coquard,
doctorant en sociologie au GRESCO
(université de Poitiers)

ainsi chercher « en cas de pépin » sur une machine. Au cours de sa longue carrière d'ouvrier, il ne connut que deux patrons, « le père Jouvier » et « le fils Jouvier ». « Le père » offrit au fils de Jean une place d'électricien à l'usine après s'être occupé de son orientation scolaire, il fit rénover le logement familial à la demande de Mireille et surtout il promut Jean ouvrier « HQ » (haute qualité), en reconnaissance de son dévouement pour l'entreprise malgré les difficiles conditions de travail de l'époque, les nombreux accidents, parfois mortels, dont furent victimes Jean et ses proches, notamment son propre père, ouvrier, mort à la distillerie au début des années 1930.

Jean, comme tous ses collègues, a passé Mai 68 à travailler. Les altercations avec les ouvriers et syndicalistes des grandes usines du coin furent intenses : « ils ne comprenaient pas qu'on s'accorde avec notre patron ». Ces patrons, comme leurs ouvriers, travaillaient de père en fils et s'étaient appliqués à maintenir la main d'œuvre ouvrière à proximité et à tenir ces familles attachées à l'entreprise. Pour

autant, il serait trop simple de conclure à l'adhésion inaltérable de ces ouvriers, certes conservateurs, à leur hiérarchie. Lorsque Jean dit : « nous », c'est bien pour désigner le groupe des ouvriers de la distillerie. Bien sûr, il continue aussi d'estimer « le père Jouvier » qui « lui, savait reconnaître la valeur des bons ouvriers », et reste fier d'avoir été distingué de ses pairs, mais tout en ayant conscience qu'un supérieur, parce qu'il n'avait pas autant de savoir-faire ni d'implication, n'avait pas de légitimité à commander un ouvrier. Jean reste ainsi marqué par l'arrivée du « fils Jouvier » à la tête de l'usine. Même si son père était encore derrière lui, le fils incarne un nouveau type de management : plus distant vis-à-vis des ouvriers, ayant embauché un nouveau contremaître qui n'était pas un ancien manoeuvre mais « un type qui sortait de l'école », un cadre qui n'habitait pas sur place et qui « ne comprenait rien à la vie des ouvriers ». C'est là un signe des temps. Dans les années 1970-80, l'entreprise prenait de l'ampleur mais embauchait moins, l'ancrage des familles ouvrières devenait plus ténu, certains enfants, comme Véronique, partant faire des études ou chercher un travail mieux rémunéré et moins contraignant. Jean partit à la retraite avant l'explosion d'une chaudière qui précipita la fermeture définitive de l'usine en 1992. Les ouvriers allèrent travailler dans les fonderies du coin ou déménagèrent, alors que « le fils Jouvier » est resté maire du village.

« C'était une belle époque »

Vous avez arrêté l'école à quel âge ?

Jean : Au certificat d'études, à 12 ans et demi, en 42. J'étais un des meilleurs élèves de l'école, je connaissais tout, j'étais vraiment doué. Mais alors, comme

en ce temps-là c'était la guerre, j'allais à l'école que l'hiver, parce qu'autrement, l'été, j'allais garder les vaches dans une ferme, chez des personnes qui étaient un peu de la famille, et là, j'étais nourri. (...) Et pis, j'ai commencé à travailler à 14 ans et demi dans une scierie, chez Blossseau. (...) Et j'y suis resté jusqu'à 18 ans et demi, en 45, c'était l'armistice. Là, y'avait beaucoup d'ouvriers et on était beaucoup de jeunes. On était un petit peu... disons à l'époque, on était déjà un petit peu exploité hein, on gagnait pas grand chose. C'était du travail aux pièces. (...) Ceux qui gagnaient peut-être un peu leur vie c'étaient les chefs d'équipe, mais nous les jeunes on nous faisait bosser hardi hardi sur les machines à bois et tout. (*rives*). On était payé à l'heure, mon premier salaire c'était 2 francs de l'heure. (...) Et quand il est arrivé la Libération, nous les jeunes on partait tous travailler sur Longuet (*la ville la plus proche*), parce qu'on gagnait beaucoup plus, hein. Le patron, il essayait un peu de retenir tout le monde, mais y'avait rien à faire, on barrait. (...) À partir de d'là, j'avais essayé de rentrer à la SNCF, y'avait ce qu'ils appelaient le service DB, on soudait des rails. (...) C'était immense, on était autour de 500 personnes, et alors là, au lieu de 2 francs de l'heure, j'ai passé à 7 ou 8 francs à la SNCf. J'y ai resté jusqu'à temps que j'aie fait mon service militaire en Allemagne, en occupation, c'était la dernière année. Et pis quand je suis revenu, je me suis représenté à la SNCF et là ça commençait à battre la dèche, compression de personnel. Donc avec mes parents, pour que je puisse être occupé, j'ai commencé à biner les betteraves. (...) Et pis, les betteraves c'était terminé quand il arrivait le mois de juin. (...) Disons que je n'avais plus de boulot, j'attendais que la SNCF me rap-

pelle. Et à cette époque là, mes dimanches, moi j'étais un gars qui faisait les bals. On allait d'un village à l'autre et puis bon : c'était le bal. Mais, c'était pas l'ambiance de maintenant, rien à voir, y'avait pas de bagarres, on avait plaisir à danser, pour moi c'était une belle époque. Alors, ma future épouse (*Mireille*), elle avait son oncle qui était contremaître à la distillerie et tout, elle vivait à la distillerie mais elle travaillait dans le pays, elle était dans une épicerie-café comme bonne à tout faire. Et pis, je la connaissais bien comme ses parents étaient des Belges et que mes parents à moi étaient des Belges. Avec maman, ben on allait à la messe tous les dimanches. (...) Elle aussi, pis on se disait bonjour et tout. Pis bon, quand j'étais dans l'armée, j'étais une fois en permission, alors quand on arrive dans le village, eh ben on va boire un coup au café, et on a discuté ensemble, mais pas de fréquentations ni quoi que ce soit. Pis, je lui ai envoyé une carte souvenir et on en est revenu (*d'Allemagne*). Et dans le quartier où y'avait la distillerie, y'avait une fête, c'était la fête du quartier de la gare. Alors, je lui ai demandé si elle y allait et on a commencé à se fréquenter là. Alors, se fréquentant, son oncle (*devenu contremaître*), il me dit : « bon ben, t'as du travail ? », je lui avais expliqué mon topo, alors il m'dit : « oh ben tu tombes bien, y'a une entreprise qui est entrain d'installer les premiers grands bacs à alcool de la distillerie ». (...) Là, disons que je me débrouillais bien, j'étais sur les échafaudages (...) et je gagnais de l'argent, hou là, fallait voir, mais on faisait 12/13 heures par jour, je gagnais des sacrées paies hein.

Plus qu'à la SNCF ?

Jean : Hou là, oui, plus qu'à la SNCF. (...) Et comme je commençais à bien tra-

vailer, le chef d'équipe il m'dit : « ben on t'emmène ? ». (...) C'étaient des méridionaux, bon, un peu spécial. Et alors là, son oncle il se dit : « mince, si le Jean s'en va, c'est râpé quoi » (*rires*). Alors il m'dit : « on a besoin de personnel à la distillerie, y'a du matériel neuf qu'arrive ». Donc j'ai démarré comme ça à la distillerie, sur du matériel neuf quoi. J'ai travaillé un peu sur les chaudières jusqu'en 57 et je suis tombé malade, j'avais fait une grippe et puis derrière j'ai fait une pleurésie. (...)

Véronique : Mais il faut qu'il vous explique comment il a attrapé ça, parce que les conditions de travail...

Jean : Alors le travail, on avait des saisonniers, des Bretons. Mais alors, y'en avait des bien, mais pas beaucoup, pis alors, ça buvait, ça buvait. Et pis là dedans, y'en avait un peu de toutes les façons, y'en avait qu'étaient peut-être pas très nets, y'en avait qu'étaient peut-être malades. Alors, on se trouvait en contact.

Véronique : Ouais... Mais y'a aussi à l'usine.

Jean : Ben moi, je m'occupais que de la mécanique et je mettais dans les wagonnets, mais j'étais pas un gars à laisser le gars pousser tout seul. Moi, j'allais l'aider au charbon et tout, alors on avait la chaleur devant, et derrière on avait des courants d'air sur le bas du dos.

Véronique : Ils allaient chercher le charbon dehors, il gelait, et après ils rentraient dans le truc et c'était la fournaise. Plus les 3x8.

Jean : (...) Trois mois après, j'ai repris le travail mais j'étais plus au même poste.

Je ne faisais pas les tournées pendant un moment, parce que quand on travaillait la betterave, c'était les 3x8 hein et pas de jours de fête, Noël, premier janvier, on tournait. (...)

« *Vous êtes ouvrier HQ !* »

Jean : (...) Après, ils ont supprimé du personnel parce qu'ils ont jugé qu'on avait pas besoin d'être autant. (...) L'usine a pris beaucoup d'ampleur, ils ont décidé de construire un autre bâtiment de 20 mètres de haut juste devant notre maison. Y'a fallu tout démonter, mon épouse elle était à l'hôpital au même moment et pis mon directeur m'a demandé si j'étais capable de faire le démontage et le montage. (...) Ils m'ont pas dit que j'étais chef d'équipe ni quoi que ce soit mais ils m'ont donné une équipe et c'est moi qui étais responsable.

Et vous étiez mieux payés ?

Jean : Ben on avait une prime comme on travaillait sur des échafaudages en hauteur, disons que ça rapportait hein. (...) Et chaque fois qu'il fallait monter sur l'échelle c'est moi qui y allais, parce que les autres ils voulaient pas, ils avaient peur.

Mireille : Ils avaient peur.

Jean : (...) Un travail monstre hein ! Là je peux me vanter que y'en a certains tiens, ils n'auraient pas continué hein, ils auraient abandonné. (...) Alors après, comme monsieur Jouvier (« *le père Jouvier* ») m'avait donné les principes en distillation, je savais me dépanner tout seul, quand y'avait un problème et tout. Que les autres non, ils n'y connaissaient rien du tout, c'était trop compliqué pour eux.

(...) Et les dernières années, notre contremaître, il était tombé malade, donc le directeur (« *le fils Jouvier* »), avec le père (« *le père Jouvier* »), parce que le père il s'occupait encore, ils avaient dit : « le Jean il est capable ». (...) Alors les six dernières années, c'est moi qui mettais en route le raffinage.

Vous étiez contremaître ?

Jean : Non, mais je faisais le boulot du contremaître. Et puis, quand le contremaître a pris sa retraite, j'ai été entièrement responsable du raffinage. Alors, ça faisait quand même pas mal de choses à s'occuper, la chaufferie, la vapeur... Tu peux demander à mon épouse, j'étais dès fois plus souvent à l'usine qu'à la maison. Parce que dans la nuit, quand y arrivait un pépin, on venait me réveiller comme j'habitais à côté. Alors, quand on m'a donné ma retraite à 60 ans, j'étais content de partir parce que c'était de trop.

Vous en aviez assez à la fin ?

Jean : Non, Non ! Marre non, j'aimais mon boulot, ça de ce côté-là, j'ai jamais dit : « j'en ai marre ». Et pis alors, y'a une chose qui s'est passée, c'est que mon gendre, travaillant à l'usine, j'y apprenais le boulot. Alors ils ont décidé que ça serait mon gendre qui prendrait ma place. (...)

Et vous avez fini avec un statut d'ouvrier ?

Jean : Ah non ! Parce que attends, quand j'ai mis en route le raffinage, j'ai touché une prime, et pis je faisais tellement d'heures. (...) Disons je gagnais bien ma vie, hein, faut pas raconter d'histoires, si j'ai une bonne retraite c'est à cause de ça. (...) Mais tu sais, les patrons,

il fallait un peu tirer la ficelle. Alors il me donnait une prime, mais pour les heures que je faisais en dehors j'étais pas payé en heures sup', parce qu'on était dans des conditions un peu spéciales. On était dans une maison, c'était une ancienne cité qui datait de l'époque, avec des briques qui avaient été travaillées dans le terroir, tu sais c'est les maisons en briques rouges. Au début, on avait pas beaucoup de place parce qu'on avait trois enfants, et après ils nous ont refait une pièce au fur à mesure que j'ai pris de l'ampleur dans l'usine. Mais j'étais logé, je ne payais rien, pas de loyer, pas d'électricité, pas de chauffage (*rires*). Mais le salaire, c'était serré. Pis un jour, monsieur Jouvier, il me dit : « Ah monsieur T., tiens j'ai une bonne nouvelle à vous annoncer, je vais vous reclasser au maximum, vous êtes ouvrier HQ ». Sur le coup je comprenais même pas ce que ça voulait dire, haute qualité. (...)

« Le père était plus juste, lui, il reconnaissait la valeur des bons ouvriers »

Et vous avez entretenu de bons rapports avec les deux patrons ?

Jean : Non, j'aimais mieux le père.

Pourquoi ?

Jean : Parce que le père était plus juste, lui, il reconnaissait la valeur des bons ouvriers. Par contre, il était dur hein... Une fois, (...) j'ai voulu tenir tête, « nom de dieu ! » qu'il dit, « vous ferez comme je veux, pas comme vous voulez ! », il avait tapé le chapeau, c'était encore à l'ancienne. Par contre, quand c'était comme ça, il revenait me voir dans la journée, il me disait : « ça va mieux ? » avec un petit air narquois.

Ça c'était avec le père ?

Jean : Oh oui, parce que le fils il était un peu nul, disons.

Mireille : Oh oui.

Jean : Il avait fait les mêmes études que son père, il est sorti avec ses diplômes mais il était nul. Et puis le contremaître qui venait à l'époque... L'ancien, lui y connaissait son boulot, mais le nouveau... pareil un gars qui était ingénieur, sorti de la même promotion que le fils Jouvier, alors lui il était plus que nul, il était incapable. Si jamais y'arrivait un coup dur, c'était la catastrophe.

Véronique : Jouvier c'est le maire. Mais il est assez nul aussi comme maire.

Mireille : Pour la commune, zéro !

Jean : On a eu un ingénieur pareil qui avait fait l'école de machin et tout. (*rires*) On l'appelait le cheval. Oh il est pas resté longtemps lui, peut être trois ou quatre années.

Il ressemblait à un cheval ?

Jean : Non, mais il faisait du cheval. Un gars qui sortait de l'école et tout, il ne savait pas ce que c'était que la vie des ouvriers ni quoi que ce soit. (...)

Et sinon, vous vous entendiez bien avec les nouveaux ouvriers qui arrivaient ?

Jean : Oh, ben oui. À la distillerie, je vais pas dire que c'était familial mais y'avait une bonne ambiance et tout. Après, c'est comme dans toutes les usines, vous en aviez là-dedans c'étaient des ramiers, des fainéants, fallait les

bousculer un petit peu pour qu'ils travaillent. (...)

« Tant pis, on va demander à monsieur Jouvier »

Jean : Mais toute la famille y travaillait hein. Alors mon fils, (...) il a passé son CAP d'électricien, et pis moi je voulais qu'il continue, il a dit : « ah non, non. Moi je veux travailler, moi je veux gagner de l'argent ».

Vous vouliez qu'il fasse quoi ?

Jean : Ben, qu'il continue au moins jusqu'au CA... euh, bac, brevet. Mais lui c'était : « ah non, non, je veux travailler ». Et pis une fois, il jouait dans la cour, alors monsieur Jouvier (*le père*), il est venu discuter avec mon fils.

Mireille : Oh, il avait 14 ans.

Jean : Alors il lui dit : « qu'est ce que c'est qu'il veut faire ? ». Oh, il savait pas de trop le gamin : « ben électricien ». Oh alors, il lui dit : « oui, c'est un bon métier ça ». C'est tout, il passe son CAP. Bon, CAP, faut trouver du boulot. Oh, je dis : « tant pis, on va demander à monsieur Jouvier si il veut le prendre ». Alors monsieur Jouvier, il dit : « faut comprendre qu'il a son CAP mais il sait pas travailler ». Ah je lui dis : « ça je comprends bien, monsieur Jouvier ». Et comme on mettait en route la campagne, il a commencé à travailler au pesage la journée parce qu'on pouvait faire les postes qu'à partir de 18 ans (*les 3x8*). Et aussitôt après, ben le patron l'a gardé et comme il y avait déjà un électricien, ben François était sous les ordres de cet électricien-là, un qu'avait tendance à boire un peu plus que le compte.

Véronique : Oui, il y avait beaucoup de problèmes d'alcoolisme.

Jean : À ce moment là, ouais.

Et vous vous ne buviez pas ?

Mireille et Véronique : Ah, non non.

Y'avait un bistro à côté de l'usine ?

Jean : Non, mais y'avait la cantine. Une cantine qu'on a tenue pendant 5 années.

Véronique : Avec les Bretons.

Mireille : Moi je faisais la potée. (...)

Jean : Et pis, ben mon fils se marie. Et à l'usine, bon, il travaillait. Et pendant ce temps là, l'usine elle se modernisait, (...) et c'est mon fils qui faisait les installations électriques. Toute l'installation, c'est lui qui l'a montée entièrement, les disjoncteurs, les fils.

Et là vous vouliez autre chose pour lui ?

Jean : Ah non, non. Et il a bien évolué, hein. Lui, il maîtrisait tout. Il était commandé par un contremaître qu'était au-dessus de lui, mais d'abord qui n'avait même pas de CAP. Et bon c'était François qui dominait. (...)

Votre maison était à côté de l'usine ?

Mireille : Oh, ben à dix mètres.

Véronique : En fait, nous, quand on était gamin, notre terrain de jeu c'était la cour de l'usine. Y'avait des caniveaux, on allait jouer là-dedans, on croisait des rats, des crapauds, on pouvait s'infiltrer dans l'usine avec ça. (...)

Jean : Mon fils était logé à la distillerie, et ma fille a été logée à la distillerie, ils étaient dans les autres logements.

Véronique : Et dans la maison, on était trois enfants dans une pièce qui servait aussi de salle à manger. On allait se laver dehors dans la bassine.

Jean : Oh, ben oui mais, c'était l'époque.

Mireille : Pour vous dire, avec Jouvier (*le père*), à un moment, c'était vers Noël et François on lui avait acheté un train électrique. Pour monter le train, il était sous la table, sous le buffet... La colère me prend, je dis : « j'en ai marre, je vais voir le père Jouvier moi ! ». Je lui dis : « écoutez monsieur Jouvier, venez voir un peu chez nous comment qu'on est installé ». Alors il est venu : « oui, t'as raison » qui me dit, « c'est vrai que c'est pas facile ». Pis je lui dis : « j'ai pas de WC, j'ai pas de douche, j'ai rien ». Deux jours après les maçons étaient là (...). Pour dire le père comment il était, ça aurait été le fils...

Jean : Oui, mais attends, faut dire quand même que ça aurait été quelqu'un d'autre, il l'aurait peut être pas fait. (...)

« L'époque de maintenant (...), un ouvrier dans une usine, vous êtes un pion »

Jean : L'époque où moi j'ai fait ma carrière ça n'a plus rien à voir avec l'époque de maintenant. Vous n'êtes plus considéré, un ouvrier dans une usine, vous êtes un pion, ça n'arrive plus d'avoir le même esprit qu'à l'époque où j'ai travaillé. (...)

En débutant qu'aviez-vous comme contrat de travail ?

Jean : J'avais rien. J'étais manoeuvre, la seule chose que j'avais, c'est que j'étais sérieux.

Y'a eu beaucoup de licenciements à l'usine ?

Jean : Oh, chez nous non. Y'a eu que l'histoire quand l'usine a fermé. Pour mettre quelqu'un à la porte fallait déjà... Y'en a qui faisaient pas grand chose, qui étaient au travail ivres morts et tout. Bon, ben ces gens là... (...)

« Ils ne comprenaient pas qu'on s'accorde avec notre patron »

Jean : C'était une époque, finalement c'était dur, mais y'avait une mentalité. Regarde maintenant avec les syndicats et tout ce qui s'en suit. J'étais délégué du CE et délégué syndical, y'avait une entente entre nous presque parfaite. On a été longtemps au syndicat FO, à ce moment j'y étais pas. Et après, ça a été la CFDT. Alors, comme je connaissais l'usine et tout, ils m'ont demandé et là j'y ai été. Et quand y'avait un truc à signaler sur la sécurité, on allait le dire. Y'avait un contact permanent avec le patron, nous, ça se passait un peu comme en famille et on avait des droits, les problèmes étaient toujours à peu près résolus. Quand y'avait des réunions, y'avait des délégués qui venaient d'un peu partout, mais alors y'a une chose qui m'a... qu'on acceptait pas, c'était qu'ils ne comprenaient pas qu'on s'accorde avec notre patron. Ils avaient une mentalité, à cette époque, qu'était qu'on ne se rebiffait pas assez. (...) Et nous, tout le temps qu'on pouvait passer avec le directeur sans avoir de heurts, on faisait comme ça. C'étaient des gars qui venaient des autres boîtes.

C'étaient quels syndicats ?

Jean : Oh ben CFDT ça allait encore, FO bon... mais alors la CGT n'en parlons pas, y'aurait fallu tout casser tout le temps. C'étaient des gars qui étaient à Manorelle dans les fonderies, et c'est vrai que là le travail, ils avaient beaucoup de problèmes.

Vous n'avez jamais eu à faire la grève dans l'usine ?

Jean : Non, non, ben disons qu'on était pas placé pour ça. Quand y'a eu 68, on a fait la grève 4 jours. (...) Comme nous on continuait de tourner, qu'on s'arrêtait pas, les autres venaient nous haranguer et tout. Et le préfet et le président de la coopérative qui était maire du village, ils ont dit : « on va faire grève pour pas avoir de problèmes ». (...)

Vous n'avez jamais voté communiste ?

Jean et Mireille : Non.

Ce n'était pas l'ambiance à l'usine ?

Jean : Oh non, on parlait même pas de politique.

« On a jamais eu de problèmes »

Y a-t-il eu beaucoup d'accidents du travail ici ?

Jean : Nous, non, on a jamais eu de problèmes.

Véronique : Ben ton père est mort (*dans la distillerie, en 1932*).

Mireille : Le Bébert il est quand même...

Jean : Ah ben lui, il a perdu son épaule.

Véronique : Mon frère, à Manorelle, il a pris des barres de fer dans le dos.

Mireille : Mon grand père qui était contremaître, il a eu le bras coupé aussi.

Véronique : Papa, il a un frère qui travaillait à l'usine à Quernaux qui faisait du contreplaqué, il est passé dans une presse. Il est sorti en morceaux.

Jean : (...) Il était en train de se former pour être chef d'équipe et y'a un chariot élévateur qui était en panne, alors lui, au dernier moment il s'est engagé, et le contremaître il a redémarré au même moment donc il s'est retrouvé coincé. Il a eu la mâchoire et le thorax enfoncés, une oreille coupée... ■